

Marie-José Latour

Souffrir *lalangue*

« Tellement la psychanalyse n'est plus rien, dès lors qu'elle oublie que sa responsabilité première est à l'endroit du langage. »

Jacques Lacan ¹.

Ce texte extrait les points majeurs de deux interventions ², où j'ai proposé d'une part de déclinier comment la manière dont chacun souffre la préexistence du langage à l'entrée qu'il y fait détermine une série de positions subjectives qui vont de l'aisance (dans le langage) à la souffrance, voire à la persécution (par le langage) en passant par tous les degrés de l'embarras (avec le langage), et d'autre part de rendre sensible en quoi l'expérience psychanalytique permet, à qui s'y engage, de prendre la mesure de ce que parler veut dire et comment la clinique psychanalytique peut circonscrire et limiter les ravages que produit la marque du langage.

Les maux et le remède

Beaucoup connaissent la petite histoire que Lacan évoque dans la « Conférence à Genève » à propos d'Ésope, ce fabuliste grec (VII^e-VI^e av. J.-C.) qui d'après la légende était un esclave, né difforme et dont la plus grande infirmité était son élocution. Voici ce que raconte Jean de La Fontaine dans « La vie d'Ésope le Phrygien ³ » : « Un certain jour de marché, Xantus [le philosophe, maître d'Ésope], qui avait

1. J. Lacan, « D'un syllabaire après-coup », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 721.

2. L'une à Tarbes le 31 mai 2010 à l'invitation des psychologues scolaires des Hautes-Pyrénées (3^{es} Pyrénéennes : *Les souffrances à l'école. École en souffrance ?*, le 31 mai et le 1^{er} juin 2010) et l'autre à Rodez le 18 juin 2010 à l'invitation de nos collègues du pôle 5 de l'EPFCL.

3. J. de La Fontaine, « Vie d'Ésope le Phrygien », dans *Fables*, Tours, Mame, 1960, p. 27.

dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. [...] Il n'acheta que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces, l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ces mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. "Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? - Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit ; on persuade ; on règne dans les assemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux." » Xantus, prétendant l'attraper, demanda à Ésope d'acheter dès le lendemain « ce qui est de pire » pour ces mêmes personnes. Le lendemain, celui qui se faisait fort d'exercer la patience d'un philosophe ne fit servir que le même mets, « disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : "C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Dieux, de l'autre, elle profère des blasphèmes contre leur puissance." »

La langue, c'est donc les maux et le remède !

Pour parler, pas moyen de faire autrement que de prendre appui sur ce que l'on appelle, après Saussure et Lacan, des signifiants. Cela, c'est la structure même du rapport de celui qui parle au registre du symbolique, c'est-à-dire ce qui concerne la représentation. Le langage est là avant nous, il est même ce qui nous accueille. Ainsi, on parle toujours après. La structure du dialogue est cet écart, ce va-et-vient qui est déjà là entre deux mots mais déjà avant car présent dans l'écart qu'un mot a avec lui-même. Un signifiant (tout élément discret et combinable), c'est la différence absolue : maux/mots, par exemple. C'est le propre du signifiant de renvoyer à un autre signifiant, il suffit d'ouvrir le dictionnaire. Ce qui n'est pas rien, comme le montre très joliment Gérard Depardieu dans le dernier film de Jean Becker, *La Tête en friche*⁴. Il cherche « labyrinthe » dans le petit Robert, véritable trésor que lui a offert une vieille dame avec

4. J. Becker, *La Tête en friche*, France, 2010, Studio Canal.

qui il prend régulièrement langue. Mais finalement, « ça ne sert à rien un dictionnaire, puisque pour chercher un mot, il faut savoir l'écrire et en plus quand je le trouve, je ne suis pas d'accord ! ».

Ouvrons-le tout de même ! Exemple : souffrir. « Souffrir » vient du latin *suffere*, qui veut dire « supporter, se soutenir, se maintenir », ce qui a donné au figuré « endurer ». Soutenir une bataille, c'est aussi bien souffrir un assaut ; souffrir quelqu'un, c'est lui résister au point que l'on puisse ne plus le souffrir ! Se souffrir, qui est bien la première des tâches qui nous incombent, c'est se tenir debout. L'autre registre, au figuré, est donc celui de l'endurance, de la patience, de l'attente. Souffrir c'est subir et avoir cessé de souffrir c'est être mort. On peut souffrir mille morts, le martyr, et bientôt souffrir a remplacé le beau verbe de *douloir*. Le souffrant devient le patient, le dur à la peine. Souffrir, c'est également « permettre que » (« souffrez que je vous le dise »), « pouvoir recevoir » (« le papier souffre tout »), et la souffrance quand c'est d'une lettre, c'est le suspens ; on l'emploie aussi pour ces drôles de fenêtres que l'on n'a pas le droit d'ouvrir et qu'on appelle un « jour de souffrance ».

L'humain habite le langage, le langage est donc là avant l'homme. « Celui qui prend être de la parole ⁵ » naît non seulement dans le langage mais par le langage. Cette extériorité du symbolique par rapport à l'homme, c'est le principe de l'expérience freudienne, la notion même de l'inconscient, et c'est ainsi que Lacan sera amené à donner le nom de *parlêtre* à l'inconscient. Lorsque j'ai rédigé l'argument de cette intervention, j'ai fait un *lapsus calami*, que Lydie Grandet n'a pas manqué de relever, et je l'en remercie. J'avais écrit : « Le langage préexiste à l'entrée qui fait chacun. » En effet, c'est bien le langage qui est la condition de l'inconscient, et de tomber dans le bain de langage, le sujet ne sait pas forcément y nager, mais ça l'engage !

Comment parler ? Pourquoi écrire ?

Donc souffrir la langue, c'est s'en supporter et la supporter, certaines fois l'endurer jusqu'au ravage. Mon attention a été attirée dans le même temps par un certain nombre de points communs entre une interview de Herta Müller, prix Nobel de littérature en 2009, et

5. J. Lacan, « Compte rendu sur ...ou pire », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 549.

l'entretien d'un enfant en très grande difficulté dans l'existence, à l'unité de Dax du CCPSO.

Herta Müller est née en 1953, dans une région germanophone de Roumanie ; elle écrit en allemand. Longtemps poursuivie, harcelée, censurée par les sbires de la dictature, elle dit ne pas aimer écrire car elle n'a pas confiance dans la langue : « Et pourquoi lui faire confiance ? La langue n'est que le reflet de celui qui la parle. En tant que telle, elle n'est rien. On peut tout faire, avec elle. Nous avons tous vécu cela pendant la dictature : c'était le meilleur moyen de tromper le monde. Quand on se tait, il est moins facile de mentir. Du coup le silence est plus suspect que le mensonge ⁶. »

Herta Müller a appris le roumain à 15 ans, en lisant. « Après cela, dit-elle, je me suis faite une tout autre image des choses, les plantes avaient un autre visage [le lys et la rose sont féminins en allemand et masculins en roumain, par exemple]. » Mais ce n'est qu'en 2005 qu'elle commence à écrire en roumain, après un voyage en train avec Oscar Pastior (cf. plus loin). Quand elle reçoit la journaliste du *Monde*, partout autour d'elle il y a des morceaux de papiers de la taille d'une épingle à nourrice. Des mots, et encore des mots, en roumain, découpés dans des journaux, à partir desquels elle réalise ses poèmes. Dans les journaux roumains, qu'elle a feuilletés avec lui dans le train, elle découpe des mots. Elle écrit donc avec des mots qui sont déjà là, sa façon de régler ses comptes avec cette langue « qui envoie ses mots au cœur des choses ⁷ ».

Des mots qui sont déjà là, c'est la structure même de la langue ; les mots sont là avant que nous puissions en user de quelque façon que ce soit. Il est donc vain de prétendre être l'auteur de ses propos, ce qui ne nous dédouane aucunement de leur énonciation. Herta Müller conçoit l'écriture comme « une clef à laquelle on peut accrocher ses jours », alors même qu'elle sait que cela ne change rien aux événements réels de la vie : « Quand on écrit on trouve des choses que le vécu ne connaissait pas encore. Et cela devient une vérité, car l'écriture a ses propres lois artificielles. Mais la vie se moque de l'écriture. On n'a pas besoin de vivre pour écrire. » Celle qui a dû

6. Interview de Herta Müller par Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*, 4 décembre 2009.

7. H. Müller, « Chaque mot en sait long sur le cercle vicieux », discours pour la réception du prix Nobel, Fondation Nobel, 2009.

« apprendre à vivre en écrivant » fait de la coupure avec son pays (elle s'installe en Allemagne en 1987) l'occasion de faire de « la corde un lien », en n'oubliant jamais que « nous en sommes tous réduits à compter sur la langue de ceux qui n'écrivent pas ⁸ ».

Vous voyez donc comment Herta Müller conjugue et sait faire œuvre de ce que nous pouvons appeler la duplicité de la langue. Bien sûr, chacun n'a pas cette aisance, chacun n'a pas ce savoir-faire avec le langage. Le vœu du poète, « céder l'initiative aux mots », peut se révéler ravageant, et il faudra alors circonscrire la dimension parasitaire du langage.

Lors de l'interview d'un enfant au collège clinique, celui-ci se montre très angoissé et presque terrorisé dans cette situation d'interlocution. S'il a accepté mon invitation à me parler de lui, ce qu'il me dit reste étrange, fou ; le temps, l'espace, la filiation, la syntaxe, rien n'est à sa place ; devant son embarras de plus en plus manifeste, mes sollicitations, mes silences ressemblent à autant d'injonctions. Je lui demande pourtant de bien vouloir m'expliquer de nouveau. Là, il avise le *paper-board* qui est tout près et me demande s'il peut y écrire, ce que j'accepte bien sûr. À partir de ce moment-là, dans cette position d'enseignant, il s'adresse à l'auditoire et nous prend à témoin de sa façon de mettre de l'ordre dans ses propos, de se repérer dans le temps, en écrivant. Ce qui compte ici, c'est la matérialité de l'écriture, qui déplace le regard en quelque sorte. Ce n'est pas la signification qui importe mais l'acte même d'écrire. Le recours à la dimension imaginaire d'un geste lui permet de mettre l'autre à une distance respectable, ce qui lui laisse une aire pour dire. Cette aire, il est de notre travail d'en permettre la construction, ainsi que le fait cette collègue en repérant pour un enfant venant lui parler du monde étrange auquel il a affaire que ce qui lui permet de lui parler et de s'expliquer sur ce qui lui arrive, c'est de pouvoir se tenir face à la fenêtre. Ce cadre, imaginaire, détermine pour lui un espace où les mots peuvent ne pas s'échapper en tout sens, façon pour lui de s'assurer d'un bord qui partout lui manque.

Il y a dans ces essais d'être au monde une certaine insistance topologique qui requiert une position du sujet et qui met la matière

8. Cité par P. Deshusses, « Herta Müller, prix Nobel de littérature, l'écriture contre l'oubli », *Le Monde*, 10 octobre 2009.

scripturale (si l'on veut bien mettre le bord de la fenêtre du côté d'un trait) en place de devenir un instrument de distance et de redonner à la langue une dimension d'abri, du même ordre que celle que Daniel Tammet dit avoir trouvée dans les piles de livres dont, enfant, il s'entourait et dont toutes les pages numérotées l'enveloppaient dans « une agréable couverture numérique ⁹ ».

Du poids de la langue

La langue n'est pas une abstraction en dehors du monde, elle est très concrète, elle a un effet physique inégalement supporté par chacun. Elle affecte le sujet et toujours sur un mode particulier. Je voudrais évoquer deux artistes, un poète et un sculpteur qui témoignent de l'espace créatif qu'ils parviennent à ouvrir dans cette dimension aliénante.

Oscar Pastior ¹⁰, poète né en 1927 (décédé en 2006 à Francfort-sur-le-Main) à Sibiu dans la minorité germanophone de Roumanie, a eu lui aussi d'emblée des démêlés avec la langue. En 1945, il est déporté par les forces soviétiques dans un camp de travail comme tous les autres hommes soupçonnés de nazisme sur la base de leur identité linguistique. Il raconte comment l'amitié avec la langue est souvent une histoire d'horreur. Il se souvient alors qu'il allait encore à la maternelle : « Mon père n'était pas seulement professeur de dessin, mais aussi chaque dimanche, un vrai chasseur. Le lundi, le lièvre pendait à la porte en bois grise, il était pendu par les pattes de derrière, sa tête pendouillait sanguinolente ; commençait alors la grande affaire du lundi, que j'avais le droit de regarder, le dépouillage. Mouais, et c'est alors qu'un jour, tard le soir, nous, les enfants, dormions dans la même chambre que les parents, je me suis réveillé et que dans le lit conjugal laqué blanc, avec son vase de roses joliment sculpté, au pied duquel se trouvait ma couche, j'ai entendu mon père parler à voix basse d'histoires d'argent quelconques et prononcer ensuite ces paroles terribles : "On me dépouille." J'ai vu mon père pendu à la porte de bois grise, vu un couteau de chasse séparer les

9. D. Tammet, *Je suis né un jour bleu*, Éditions des Arènes, 2007.

10. Je remercie le participant de l'espace clinique de Besançon qui a attiré mon attention sur O. Pastior en rapportant la façon dont celui-ci se serait intéressé à la poésie, soit en répétant sans se lasser, émerveillé, ce que, hélas, je ne pourrai vous rapporter qu'en français : « Ouvrez les jalousies, fermez les jalousies ! »

chairs sous la peau... Et c'est au milieu de ces angoisses enfantines, je le sais, qu'eut lieu avec la langue la première rencontre attentatoire à la vie. Je l'ai prise au pied de la lettre. Elle m'a pris au mot ¹¹. » Cette façon de noter la dimension du traumatisme inscrite dans la rencontre avec la langue, cette mise en évidence de l'obscénité de la langue résonnent particulièrement avec les élaborations de Lacan sur cette question. Colette Soler les a mises en perspective dans son dernier livre ¹².

J'avais proposé la photographie d'une œuvre de Jaume Plensa pour l'affiche de la conférence à Rodez. Il s'agit d'un des plus grands sculpteurs actuels, il est catalan, il vit et travaille entre Paris et Barcelone. Une de ses expositions, actuellement à Antibes, s'intitule « L'âme des mots ». Intéressé par le rapport entre le corps et la parole, depuis 1982 cet artiste travaille avec « la pâte à mots », ce que Lacan n'aurait pas hésité à appeler la *motière* et ce qu'un autre poète, Christophe Tarkos ¹³, appelait la *patmo*.

Plensa sculpte des statues opaques, solides et lourdes, couvertes de mots. En 2005, voilà un autoportrait : un corps en aluminium parsemé des lettres des noms et des mots de ceux qui ont marqué littéralement sa vie : Goethe, Dante, Blake ou Baudelaire. Ce que nous lisons, dit le sculpteur, devient une peau de mot. Ces sculptures ne sont pas pour autant des livres, car Plensa précise que s'il « utilise les lettres ce n'est pas avec la volonté de passer un message, c'est plutôt la revendication d'une matière comme une sorte de magma de la création ¹⁴ ». L'idée de Plensa est que tout ce que nous vivons s'inscrit sur notre corps comme un tatouage, mais il précise que les mots sont écrits avec une encre invisible ¹⁵.

D'autres sculptures ont la peau faite de lettres métalliques, libres de sens, assemblées de façon aléatoire et laissant passer la lumière. Leur incomplétude et leur ombre portée accentuent cette fine dentelle de lettres. Plensa fait ainsi de la langue d'avant la langue

11. O. Pastior, *Lectures avec tinnitus & autres acoustiures*, Grèges, 2009.

12. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.

13. C. Tarkos, *Écrits poétiques*, Paris, POL, 2008.

14. Extrait de l'entretien de Jaume Plensa avec Henri-François Debailleux, publié dans *Art Absolument*, hiver 2006-2007.

15. *Une âme, deux corps et trois ombres*, catalogue de l'exposition à la galerie Lelong, Paris, 2006.

la matière qui fait le corps. La langue apparaît comme un chaos de lettres, muet et antérieur à tout mot. Ce sont ces lettres filigranées, laissant un vide, qui font le corps.

Ce poète de la sculpture qui spatialise la langue a également le souci de « produire du silence » ; il fait alors sonner dans l'air un cliquetis de lignes verticales de lettres, une pluie de langue qui vient habiller celui qui se promène dans ces *Curtains* (« Rideaux ») que Plensa tisse depuis 2003. Comment ne pas évoquer ici ces phrases magnifiques de Lacan dans « Lituraterre » ? « Ce qui se révèle de la vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension¹⁶. » C'est l'être qui tombe en pluie dans ce dispositif où les mots perdent leur lisibilité mais reprennent « leur odeur, leur goût, leur rondeur », tout leur poids en quelque sorte. Cela est porté à son culmen dans une autre installation (*Whisper*, 1998), où se vérifie en quelque sorte « le poids que nous donnons au langage comme cause du sujet¹⁷ ». Sur des cymbales de bronze sur lesquelles Plensa a gravé des vers de Blake, la quantité de lettres à graver ayant déterminé la taille et le poids des cymbales et donc la hauteur de leur ton, tombent des gouttes d'eau à un rythme régulier. La mesure sonore de l'être et l'expression « peser ses mots » (cf. une autre installation, *Scales*, 2005) prennent avec Plensa toutes leurs dits-mensions.

Le bruit et la fureur, comment taire ?

Le sujet est un effet de langage, soit une représentation et une soustraction, autrement dit l'effet d'une perte redoublée. Les mots signent la présence de l'Autre mais ils sont aussi ce qui sépare de l'Autre. Sans cette séparation, ils sont un ravage pour le sujet. Entre chaque mot il y a un trou incomblable, c'est le lieu de l'inconscient, le lieu de ce savoir insu, de ce savoir que je ne me sais pas. S'il n'y a pas ce trou, cette coupure entre les signifiants, cela devient très difficile non seulement de parler, mais d'avoir affaire à la parole. C'est

16. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 16-17.

17. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, op. cit., p. 830.

une bouillie confuse que le sujet entend, une injure aussi bien. Qu'il n'y ait pas de bord dit le débordement mais tout autant l'envahissement. Louis Wolfson a témoigné remarquablement dans son livre *Le Schizo et les langues*¹⁸ de la façon dont il tente de se débrouiller de ne pas supporter d'entendre la voix de sa mère et de la répugnance que lui inspire la langue maternelle. Se boucher les oreilles avec les doigts, les écouteurs, etc. ne suffit pas à faire halte à cette intrusion d'une violence inouïe. Il va alors apprendre d'autres langues, le français, le russe, l'allemand et l'hébreu, pour convertir le plus vite possible les mots anglais en mots étrangers qui leur ressemblent tant par le sens que par le son, détruisant ainsi de manière constructive cette langue à laquelle il ne peut échapper.

Dans le premier séminaire de Lacan¹⁹, il y a un très beau témoignage de ce que demande de patience et de tact la perspective de faire céder un petit peu de cette dimension ravageante du langage. Il s'agit de ce petit garçon, Robert, dont Rosine Lefort s'est occupée. Il ne savait dire que deux mots qu'il criait, « Madame ! » et « Le Loup ! ». Ces mots ne le représentent pas, ils le commandent. La langue est réduite aux terreurs et aux insultes. Rosine Lefort fait entendre toute la dimension impérative du signifiant qui peut aller jusqu'à l'obscénité et la férocité. Le travail commence alors dans le fait de faire taire un peu « le langage qui parle tout seul à voix haute dans son bruit et sa fureur²⁰ », pour rendre possible un appel. Prend-on suffisamment la mesure de ce qu'une question, pour certains, peut être une sommation, le langage un guet-apens, une menace, un « tu(es) » ? Comment se séparer de la catastrophe du langage ? Comment survivre à une mise en défaut radicale de la parole ? Comment trouver à redire à l'ordre du monde sans s'en trouver détruit ? Comment faire taire les mots ? N'oublions pas que l'appel n'est fondateur que pour autant que ce qui est appelé peut être repoussé. Ne perdons pas de vue le droit de ne pas répondre.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan s'étonne que l'homme normal ne s'aperçoit pas que la parole est « un parasite, un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé »,

18. L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 105-122.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, p. 284.

alors que James Joyce est vraiment celui qui mesure à quel point les paroles nous sont imposées ²¹. Il le mesure au point d'avoir réinventé la langue pour pouvoir habiter le monde et qui témoigne dans son œuvre de son rapport à la lettre comme ce qui le tue et ce qui le sauve. Aharon Appelfeld, dont je viens de lire, grâce à l'insistance successive de Nicolas Bendrihen et Laurence Mazza-Poutet, *Histoire d'une vie* ²², donne également un témoignage de la difficulté de faire confiance à la langue, quand « chaque catastrophe semble répéter : qu'y a-t-il à dire ? Il n'y a rien à dire. [...] La faim, la soif, la peur de la mort rendent les mots superflus [...] totalement inutiles ». Il est, lui aussi, né en Roumanie, en 1932, de parents juifs germanophones parlant ruthène, français et roumain. Ses grands-parents parlaient le yiddish. Après une enfance dite « heureuse », sa mère est assassinée en 1940 dans le ghetto. Il est ensuite déporté avec son père dans un camp, dont il parvient à s'échapper, seul, en 1942. Il se cache, pendant quatre ans, dans les forêts ukrainiennes, il se tait. Parler aurait trahi ses origines. À un moment, dans le gouffre de la solitude, il doit avoir 11 ans, il parle à deux chiens, dans sa langue maternelle : « Les mots qui sortaient de ma bouche étaient si étrangers que j'avais l'impression de leur mentir. »

Appelfeld a écrit plus de vingt livres sur ces années-là et parfois il lui semble qu'il n'a pas encore commencé. « Dans le ghetto et dans le camp, seuls les gens devenus fous parlaient, expliquaient, tentaient de convaincre. [...] J'ai rapporté de là-bas de la méfiance à l'égard des mots. Une suite fluide de mots éveille ma suspicion. Je préfère le bégaiement, dans lequel j'entends le frottement, la nervosité, l'effort pour affiner les mots [...]. Les phrases lisses fluides, éveillent en moi un sentiment d'inadéquation [...]. » Alors qu'aujourd'hui court l'idée que l'on pourrait recouvrir les grandes catastrophes d'un linceul de mots, Appelfeld témoigne, dans le journal qu'il écrit en 1946 quand il arrive en Palestine, du recours qu'il va trouver dans le silence, pour reconstruire un rapport vivable à l'humain, à la langue : « Les mots étaient les cris étouffés d'un adolescent de 14 ans, une sorte d'aphasique qui avait perdu toutes les langues qu'il savait parler. » Il ne parvient alors à écrire que des mots, il n'y a pas de syntaxe pour l'impossible. Dans ce journal, chaque lettre écrit le

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 95.

22. A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, Éditions de l'Olivier, coll. « Points », 2004.

tourment, la confusion, raconte la déchirure, le malheur, la rupture du lien. À cette époque, comme la plupart des enfants autour de lui, il bégayait, avalait les mots. « Sans langue tout n'est que chaos, confusion et peurs. [...] Sans langue je suis semblable à une pierre. [...] Sans langue maternelle, l'homme est infirme », mais « les premiers mots de ma main furent des appels désespérés pour trouver le silence qui m'avait entouré pendant la guerre et pour le faire revenir vers moi ». Le silence est ici ce qui prend en compte la difficulté inhérente du rapport du réel à la représentation.

Aharon Appelfeld, dans un premier temps de son existence, a trouvé dans la langue un abri chaleureux et accueillant. Cet abri s'est révélé une prison dangereuse et un exil oublié. Pourtant, c'est encore par lui qu'il lui a fallu passer pour retrouver un espace où vivre parlant redevienne possible. Carlos Liscano, dont Anne-Marie Combres²³ s'est faite le passeur à Bordeaux, sait lui aussi qu'« il n'y a pas de paix dans les mots²⁴ », en tout cas pas de paix durable. Herta Müller dit comment elle a dû tirer de soi davantage que la parole ne le permet. La mise en série de ces auteurs fait fond sur l'impossible auquel se heurte la parole et met en exergue la fonction du silence. Ne sont-ce pas là autant de paradoxes qui sont au cœur de chaque psychanalyse, au cœur de ce dispositif où la parole garde la place centrale, lorsque c'est là que se mesure ce que l'on doit au langage, pour consentir à sa marque et à ce qu'elle emporte de perte ?

Le bruissement des feuilles du chêne de Dodone

Ces destins exceptionnels dévoilent donc un point structural. On a chacun parlé une autre langue. « Enfant » veut dire en latin « celui qui ne parle pas », « cela prouve que le latin, cette langue morte, parle encore, sourdement, obstinément dans la langue que je parle. Dans ce latin parle du grec, combien de langues encore connues ou inconnues ? Il y a toujours, dans une langue, d'autres langues qui parlent, et pas une n'est seule à parler, et on ne peut pas remonter en arrière de toute langue. Il n'y a pas d'enfant », conclut radicalement Jean-Luc Nancy dans un très beau texte, « Il dit²⁵ ». Il y a dans la

23. A.-M. Combres, *La Répétition, qu'en dire encore ?*, inédit, juin 2010.

24. C. Liscano, *L'Écrivain et l'autre*, Paris, Belfond, 2010.

25. J.-L. Nancy, *Le Poids d'une pensée, l'approche*, Strasbourg, La Phocide, 2008.

langue du translinguistique. Chaque langue est l'écho de ce babil infantin. Il n'y a pas d'apprentissage de la langue. Il y a « imprégnation », dit Lacan. Plus ancienne qu'aucun apprentissage, la langue est plus maternelle à l'enfant que sa mère. Dans son ouvrage, Daniel Heller-Roazen ²⁶ prend comme point de départ la capacité d'articulation étonnante des nourrissons : « Au sommet du babil, on ne saurait poser aucune limite aux pouvoirs phoniques de l'enfant qui gazouille. En matière d'articulation le nourrisson est capable de tout ; il peut produire sans le moindre effort, n'importe quel son sans exception de n'importe quelle langue humaine. » Il faudra à l'*infans* perdre beaucoup de ces capacités phoniques pour que l'enfant s'approprie sa langue maternelle. La langue étant « un vestige de ce babil indistinct et immémorial dont l'effacement a permis la parole », son acquisition n'est possible qu'au prix d'un oubli, d'une amnésie phonique.

De cet effacement il reste un traumatisme. Ce qui est traumatique, nous dit Lacan, c'est l'empreinte, l'imprégnation que le sujet a subie de ce que Gwenaëlle Aubry appelle « une langue de sacres et de massacres ²⁷ ». C'est cela l'inconscient, une langue sans âge, un alphabet hors d'usage. « L'inconscient est structuré comme un langage. Avec une réserve : ce qui crée la structure c'est la manière dont le langage émerge au départ chez un être humain ²⁸. » La façon dont le langage émerge au départ, c'est la façon de parler de l'Autre et la façon d'entendre du sujet. Ce « et », c'est ce que Lacan appelle *lalangue*, soit ce qui du rapport du sujet au langage reste intraduisible. Quelle drôle d'entreprise de vouloir la rééduquer !

Il y a très longtemps que l'on a entrevu toute l'importance de l'entendu. En témoigne encore au fond d'un calme vallon ce qui reste d'un sanctuaire dont les vestiges remontent à l'âge du bronze. Platon, dans *Phèdre*, Homère, dans l'*Odyssée*, évoquent le siège de l'oracle le plus ancien à Dodone en Épire. Plusieurs dispositifs recueillant la parole de l'oracle sont recensés : des chaudrons disposés en cercle frappés par un fouet mû par le vent, ou bien le vol des colombes à travers le feuillage, ou bien encore le bruissement des feuilles. C'est dans un bruissement détaché de toute intention que parle l'oracle.

26. D. Heller-Roazen, *Écholalies, Essai sur l'oubli des langues*, Paris, Seuil, 2007.

27. G. Aubry, *Personne*, Paris, Mercure de France, 2009.

28. J. Lacan, « Conférences dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 13.

Détachée de tout récit, de tout message, cette parole de l'arbre n'est qu'une pure écoute. Il me semble que Lacan situe à cet endroit, « dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire ²⁹ », l'inconscient.

Serge Leclaire a donné un témoignage de cela, que Michel Bousseyroux a formidablement réactualisé ³⁰. Serge Leclaire, à tenter d'aborder ce lieu où « règne la singularité dans sa distinction la plus secrète », va plus loin que la signification produite par l'analyse du rêve à la licorne ³¹, plus loin que le déchiffrement. À l'analyse du bric-à-brac : Lili-soif-plage-trace-peau-pied-corne, Leclaire ne donne pas une « explication close », mais sa persévérance le conduit à retrouver le contexte de la production d'une jaculation qui s'écrit, « Pôor(d)j'e-li », mais sans qu'on sache comment, tant ses lettres tiennent au corps. Exemple de *motérialité*, sans syntaxe et sans orthographe, témoin de ce qui ne saurait être déchiffré de la rencontre des mots avec le corps.

N'homme

La première des choses dont S., âgé de 10 ans, se plaint, c'est de son nom. La rareté de son prénom que certains de ses pairs lui envient est pour lui contrariée par le fait qu'il sait le partager avec un personnage public qu'il juge peu recommandable. Ce prénom est pour lui la marque de l'étrangeté de sa mère. Sa mère, qui a choisi ce prénom, est d'origine étrangère et est hospitalisée en psychiatrie depuis plusieurs années. Ce prénom qui ne consonne pas dans la langue française avec son nom est propice à la métonymie et cela l'inquiète, diminutif d'un prénom français, prénom dans une autre langue et dans une autre orthographe et dans la langue de sa mère il demanderait une autre graphie. S. n'a pas adopté son nom comme ce qui pourrait le véhiculer dans le monde, est-ce pour cela qu'il est passionné par les véhicules ? Il en parle, les dessine, a souvent dans ses

29. J. Lacan, « Conférence à Genève, Le symptôme » (1975), *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

30. M. Bousseyroux, « Philippe le Clair, le parlêtre au cœur de la lettre », *L'En-je lacanien*, n° 11, Toulouse, Érès, 2009.

31. S. Leclaire, *Psychanalyser*, Paris, Seuil, 1968.

poches des miniatures, à défaut avec papier et scotch il en fabrique. Ce qui l'intéresse particulièrement, ce sont leurs marques, leurs logos, le chiffrage des moteurs. C'est par l'intermédiaire de la langue anglaise qu'il s'intéresse à d'autres aspects du monde et qu'il parvient à tenir sa place à l'école. Cependant, il se plaint de ses mauvais résultats en français, particulièrement en orthographe et en vocabulaire. Comme je m'en étonne, il me dit avec autant d'humour que de détresse : « Oui, c'est sûr, j'en connais beaucoup des mo...teurs ! » Comment arrêter ce déplacement incessant ? Le nom est ce qui permet d'arrêter la métonymie du signifiant, la ritournelle, l'écholalie, la circularité. C'est quelque chose de cet ordre que cherche S., quelque chose comme « le propre du langage ». Comme le dit Jean-Christophe Bailly, on pourrait évoquer, à côté du règne animal et du règne végétal, le règne des noms, le propre du territoire pour *les trumains*.

Vous connaissez certainement l'histoire du fils d'un imprimeur, un imprimeur de quartier, c'est-à-dire d'affiches, d'affichettes, de billets, etc. Celui-ci reprend à la mort de son père la succession de l'imprimerie et, en faisant l'inventaire de son bien au lendemain des funérailles, il tombe sur une épaisse enveloppe cachetée portant, inscrite de la main de son père, la mention « à ne pas ouvrir ». Après quelques mois d'obéissance, la curiosité le déborde. Ce qu'il trouve dans l'enveloppe n'est qu'une centaine d'étiquettes identiques sur lesquelles est imprimée la mention figurant sur l'enveloppe : « à ne pas ouvrir ». Le « à ne pas ouvrir », écrit sur l'enveloppe, n'était pas à lire ! Il n'indique aucun commandement, aucune injonction, il n'a aucun sens, mais est bien le nom de ce qui se trouve dans l'enveloppe. Pour écrire il faut consentir à articuler ce qui se lit et ce qui n'a pas à être lu.

J'ai souvent mis en tension deux courts textes qui disent quelque chose de cette articulation et de ce à quoi elle ouvre. L'un, *Les Demeurées* de Jeanne Benameur, dit la violence intrusive du nom, l'autre, *J'apprends* de Brigitte Giraud, témoigne de la jubilation produite par le monde qui s'ouvre à l'aube du déchiffrage : « Tous les soirs, j'apprends. Je répète des formules, des phrases, des poésies. Je répète dans ma chambre face à la fenêtre. J'avale, j'engrange, je mâche et remâche le monde. J'apprends plus ou moins l'infini. [...] J'apprends à lire. Je déchiffre sur les paquets d'emballage. Je ne sais plus m'arrêter. Pendant les repas, je fais des tentatives à voix haute.

Da-no-ne. Ca-mem-bert. Mes yeux traquent la moindre inscription. Du-ra-lex. Je lis tous les mots accessibles de la maison. Ra-di-o-la. Je me brosse les dents. Si-gnal. Je me lave les mains. Mon-sa-von. Mon univers s'ouvre et se rétrécit. [...] Je passe désormais mes journées dans un endroit où le monde se démultiplie [...]. Je suis au commencement d'un monde infini, fait de voyelles et de consonnes et tout devient possible ³². »

Ne vous êtes-vous jamais arrêté sur ce constat qu'à l'école il n'y a que des solutions ? Redonner une place à l'énigme, au non-sens, laisser une place à ce qui est intraitable sont nécessaires mais imprescriptibles. On n'en apprend jamais autant sur le langage qu'en se penchant sur ses défaillances, ses achoppements, etc., à condition de ne pas vouloir à tout prix les lister, les dépister, les réduire, les rééduquer.

Avoir une petite idée de ce que l'on doit au langage nous confronte à son trou. Ne nous hâtons pas de le combler. Le souffrir est la condition pour en limiter le caractère mortifère. Chacun doit inventer sa solution. Ne pas faire obstacle à cette invention, ce n'est déjà pas mal, mais ça ne va pas de soi, ça ne va pas tout seul. Cela demande beaucoup de temps, de travail, d'analyse, pour rouvrir l'étrange de l'abri qu'est une langue, pour restaurer le petit espace où habiter le langage redevient possible, comme Jacques Roubaud ³³ sait si bien le faire valoir. Il raconte une rencontre entre le praticien de la poésie qu'il est et une classe du primaire qui l'a invité. Pour rendre compte de l'écart heureux et irréductible entre les deux sphères poétique et didactique, il rapporte une très amusante et instructive discussion lexicale et zoologique à propos de son poème « La vache » : « La / Vache / Est / Un / Animal / Qui / A / Environ / Quatre / Pattes / Qui / descendent / Jusqu' / à terre. » Après lecture, il se rend compte que quelque chose dans ce portrait gêne certains de ses auditeurs, c'est le mot « environ ». Avec ce petit mot tout simple, Roubaud indexe l'écart entre le nom et son absence ; c'est cet écart qui donne sa dimension poétique au sonnet et qui fait retentir ce qu'il y a d'heureux dans le trouble de la langue.

Lacan interroge plus d'une fois dans son séminaire les rapports de la parole au langage et se demande ce qui spécifie la langue comme

32. B. Giraud, *J'apprends*, Paris, Stock, 2005.

33. J. Roubaud, *Poésie, etc. : ménage*, Paris, Stock, 1995.

« le privilège de l'homme », et ce faisant il évoque à plusieurs reprises sa chienne. Dans une des leçons du séminaire *L'Identification*³⁴, il fait alors cette notation à propos des occlusives, ces consonnes caractérisées par une fermeture complète en un point du tractus vocal, la détente de cette occlusion s'accompagnant d'un bruit explosif typique, d'où le nom d'explosives qui peut leur être attribué. Ces consonnes étant classées selon le lieu où se produit cette occlusion bilabiales ([b] et [p]) ou dorso-palatales ([g] et [k]), on ne peut que remarquer que, s'il y a chez les animaux flottement, souffle, il n'y a pas chez eux d'occlusion. Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas tant de l'ouvrir que de la fermer qui constitue la possibilité du langage humain !

34. J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 29 novembre 1961.